l'avocat et contre le notaire. Ceux-là, dans son idée, étaient presque ses égaux, et devaient, à coup sûr, dans leur idée à eux, se considérer comme ses supérieurs. Les fréquenter, c'était descendre tous les degrés de son trône de propriétaire. Mais les locataires du cinquième : une escapade!

Cela ne tirait aucunement à conséquence. Le bon papa se fit prier pour avoir plus longtemps les caresses de ce troupeau de chérubins. Quand il prononça enfin le *oui* si impatiemment attendu, ce fut une explosion. Les petites grimpèrent à lui comme au mât de cocagne, pendant que les grands l'étouffaient littéralement de baisers.

Puis soudain tout le monde se précipita vers la porte, tandis que Maurice entonnait, sur l'air de *Partant pour la Syrie* :

Bon papa l'a permi-i-i-is.
Bon papa l'a permis,
Allons faire la le-ettre, etc.

François faillit être renversé par le flot qui passait.

On mit l'adresse sur une belle carte lithographiée ainsi conçue :

« Mesdemoiselles Claire Durand, Antoine et Suzanne du Champ, Louise et Marie de Saint-Amand, Agathe Leroux, messieurs Gaston Durand, Fernand, Louis et Alfred de Saint-Amand, Maurice du Champ, Paul Leroux prient monsieur et mademoiselle Jacoby de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux le jeudi gras.

« On dansera, on mangera des crêpes, on jouera la comédie, on montrera les ombres chinoises, etc., etc.

« On permet aux papas et aux mamans de ne point se déguiser. »

—Germain ! appela Claire.

Un domestique, galonné sur toutes les coutures, se présenta.

—Allez porter ceci en face....

—Pas en face ! l'interrompit Agathe, bon papa ne veut pas.

—Vis-à-vis, Germain, et apportez-nous la réponse.

—Et vite ! ajouta Maurice.

—Mille sabords ! ponctua Gaston le marin.

Germain partit. On attendit avec une anxiété fiévreuse.

Au bout de dix minutes, il revint avec une lettre, élégamment écrite, qui disait :

« Henriette et Henri remercient du fond du cœur tous leurs aimables voisins, mais ils sont loin de leur pays et leur mère est bien triste : ils n'ont pas le cœur à se divertir. »

Claire relut deux fois la lettre. Gaston soupira. Maurice dit :

—Les noms de Hongrie sont faits comme les noms d'ici, mais je les aime tout plein, ce Henri et cette Henriette !

II.—LE PORTRAIT.

Sur cinq enfants, M. et Mme Lemercier n'avaient qu'un fils qui étaient de quelques années plus jeune que ses sœurs. C'était l'oncle Henri, dont le portrait souriait sur la boîte d'écaille de la bonne dame. Elle aimait bien ses filles, mais Henri était son cœur.

L'oncle Henri, car il avait ce nom dans la famille, où il était passé à l'état de personnage légendaire, avait montré, dès sa petite jeunesse, une sérieuse antipathie pour le commerce. M. Lemercier, qui, certes, avait personnellement tout ce qu'il faut pour faire estimer et aimer la profession de négociant, s'était efforcé en vain de détruire ces préventions. A mesure que Henri grandissait, son aversion se raisonnait et se fortifiait. Des goûts et des couleurs, dit-on, il ne faut pas disputer ; on n'en est pas encore arrivé à pendre les pauvres gens qui ne comprennent pas l'excellence du métier de trafiquant. Henri, n'étant pas bien fixé sur sa vocation, sollicita la permission de faire son tour d'Europe, après ses études finies, et partit pour l'Allemagne.

La miniature avait été peinte quelques jours seulement avant son départ, qui eut lieu au mois de septembre 1847.

Depuis lors, jamais ses parents ne l'avaient revu.

On connaissait mal son histoire ; on savait seulement que, dès le but de son voyage, possédé par un esprit d'aventures qui n'avait point de direction fixe, il s'était lié en Autriche avec des exilés espagnols et qu'il était entré dans un complot tendant à la restauration de don Carlos. Peu de temps après, il s'engageait comme volontaire dans la garde suisse du roi de Naples.

Les Lemercier étaient Suisses de naissance et originaires du Valais.

Comme il allait partir pour Naples, la révolution de 1848 éclata en France, et l'Allemagne entière reçut le contre-coup de la commotion. Henri, n'ayant aucun motif particulier pour servir le roi de Naples, et désirant par-dessus toutes choses s'essayer au vrai métier de soldat, courut en Hongrie et se battit comme un lion pour Kossuth.

On ne lui connaissait point dans sa famille ces opinions extrêmes. Sa conduite, pendant qu'il était au collége, lui avait valu la réputation d'un jeune homme bouillant, généreux, mais un peu hautain. Il appartenait très-énergiquement à la catégorie de ceux que l'argot de nos faubourgs appelle des *aristos*. Mais les patriotes de Hongrie sont tous aristos au plus haut degré. Il était là en bonne compagnie, entouré des comptes, des magnats et des princes, que nos journaux prennent de loin pour des prolétaires.

Sa famille cessa de recevoir de ses nouvelles après la prise de la forteresse de Comorn, sur le Danube. Toutes les recherches pour connaître son sort ultérieur furent inutiles.

On apprit seulement qu'à l'époque où Henri Lemercier était simple voyageur faisant son tour d'Allemagne il s'était épris de la fille d'un gentilhomme magyar des environs de Pesth, ce qui sans doute n'avait pas pu contribué à l'engager sous les drapeaux de l'insurrection. Le gentilhomme magyar lui avait refusé la main de sa fille, et Henri était disparu avec elle.

Là s'arrêtaient les renseignements précis. On avait pu recueillir seulement quelques notes vagues concernant sa conduite militaire. Il s'était comporté dans toutes les postes dangereux et se lançant avec une sorte de folie au milieu des périls les plus désespérés. Il y avait là de suffisants matériaux pour construire une de ces légendes de famille qui font battre le cœur des enfants autour du foyer